



LE RETOUR AU DÉSERT

BERNARD-MARIE KOLTÈS / ARNAUD MEUNIER

MERCREDI 6 (20h30) JEUDI 7 (19h30) VENDREDI 8 (20h30) JANVIER 2016
GRAND THÉÂTRE
TARIFS 14€/20€/28€

PAROLES D'ARTISTES
avec **DIDIER BEZACE**
VENDREDI 8 JANVIER À 12h30 AU QUARTZ - ENTRÉE LIBRE

Réservations
www.lequartz.com
TEL 02 98 33 70 70

LE RETOUR AU DÉSERT

Texte **Bernard-Marie Koltès**

Mise en scène **Arnaud Meunier**

Didier Bezace	<i>Adrien</i>
Louis Bonnet	<i>Plantières</i>
Émilie Capliez	<i>Marie Rozérieulles</i>
Adama Diop	<i>Le grand parachutiste noir</i>
Elisabeth Doll	<i>Marthe</i>
Philippe Durand	<i>Sablon</i>
Riad Gahmi	<i>Saïfi</i>
Catherine Hiegel	<i>Mathilde</i>
Kheireddine Lardjam	<i>Aziz</i>
Nathalie Matter	<i>Fatima</i>
Stéphane Piveteau	<i>Borny</i>
Isabelle Sadoyan	<i>Maame Queuleu</i>
René Turquois	<i>Mathieu</i>
Cédric Veschambre	<i>Edouard</i>

assistantes à la mise en scène **Elsa Imbert, Émilie Capliez**

stagiaire dramaturge **Vivien Hébert**

scénographie **Damien Caille-Perret**

lumière **Nicolas Marie**

son **Benjamin Jaussaud**

vidéo **Pierre Nouvel**

costumes **Anne Autran**

collaboration artistique de **Jean-Charles Di Zazzo**

régie générale **Philippe Lambert**

postiches **La Malle à perruques / Patricia Debrosse**

maquillage effets spéciaux **Delphine Boyer**

maquillage et coiffure **Virginie Mizzon**

accessoires **Hubert Blanchet**

décor et costumes **Ateliers de La Comédie de Saint-Étienne**

remerciements Jean-Jacques Jauffret, les élèves de la promotion de la Comédie de Saint-Etienne

production La Comédie de Saint-Étienne - Centre dramatique national

coproduction Célestins - Théâtre de Lyon, Théâtre de la Ville - Paris, Scène nationale d'Albi, Théâtre National Populaire – Villeurbanne

création le jeudi 1er octobre 2015 / La Comédie de Saint-Étienne - Centre dramatique national

Le texte est édité aux Éditions de Minuit (1988)

PRÉSENTATION DU PROJET

Une comédie féroce

Dans une petite ville de province du début des années 1960, en apparence paisible, une femme rentre d'Algérie avec ses deux enfants pour s'installer dans la maison familiale où réside son frère.

Le caractère entier et sans compromis de Mathilde va alors vite trancher avec l'évidente notabilité autoritaire d'Adrien, propriétaire d'usine.

Mathilde semble fuir ce qu'on appelle alors les événements d'Algérie et vient récupérer son dû : la moitié des biens familiaux détenus par son frère. Elle fera rapidement voler en éclat les faux-semblants d'ordre et de paix et va réveiller dans ce « désert » les secrets et les non-dits de cette petite communauté provinciale.

Un conte fantastique

Au-delà de la fable, Le retour au désert est avant tout une convocation de notre mémoire coloniale et de ses zones d'ombres. Une pièce sur notre culpabilité, sur ce que l'on n'assume pas, sur ce que l'on voudrait tant taire ou oublier.

Encore aujourd'hui, notre relation à l'Algérie est trouble, schizophrénique. Comme si c'était toujours douloureux, encore trop frais, impossible à résoudre.

Koltès peuple la pièce de fantômes, comme celui de Marie, la femme défunte d'Adrien ; de désir d'envol et d'ailleurs ; de malédictions et d'extravagances.

On y retrouve son sens du rythme et son goût pour les mécaniques implacables. Mais cette fois, le rire provoqué chez le spectateur se veut jaune, incisif, grinçant.

C'est cela que je souhaite mettre en scène : cet humour noir sur fond de revenants, de mémoire interdite et de bourgeoisie déliquescence pour mieux entrevoir les causes du mal. Car c'est bien la montée des populismes et notamment du vote FN en milieu rural qui rend urgent et nécessaire de revisiter cette pièce, finalement assez peu montée.

Un projet de troupe

Treize comédiens rythmeront cette étrange histoire, emmenés par le duo central que forment Catherine Hiegel (Mathilde) et Didier Bezace (Adrien). Il s'agira de leur première rencontre au plateau. Deux monstres sacrés troubles et inquiétants pour incarner ce rapport au passé, à notre amnésie organisée, à notre ambiguïté face à l'Algérie. Onze complices notamment issus de l'Ensemble artistique de La Comédie compléteront la distribution.

Arnaud Meunier - Juin 2014

NOTE D'INTENTION SCÉNOGRAPHIQUE

La pièce se passe pour l'essentiel dans la maison des Serpenoise que Koltès situe dans l'est de la France, dans les années 60. Les scènes s'enchaînent, parfois rapidement, entre des intérieurs et des extérieurs. Les précisions - en trompe l'œil - qu'apporte Koltès à ces lieux pourraient nous orienter vers une certaine forme de réalisme. Mais la lecture que nous faisons de la pièce nous a amené à partir de sa dimension fantastique, onirique, notamment apportée par les scènes de jardin.

La scénographie comporte deux éléments principaux. Elle s'est construite autour de cette idée d'un jardin fantastique et mystérieux : un sol, d'abord, constituée d'herbe, mais qui pourra, grâce au travail de la vidéo, révéler des parties lumineuses et mouvantes. L'escalier du début par lequel Adrien arrive et surplombe sa sœur est une butte herbeuse et envahissante.

Sur cette herbe est posée une construction architecturale stylisée, essentiellement vitrée, un bloc modulable pouvant changer d'aspect, de profondeur, occulté parfois par un rideau et qui, grâce à la lumière, le son, les projections vidéos ou par exemple du vent pourra lui aussi revêtir un aspect à la fois réaliste, poétique et fantastique. Ce travail de polymorphie permettra de faire exister, avec le même volume, les différents espaces de la pièce.

L'utilisation de ces deux espaces se fera de manière non restrictive et parfois sur le mode de la porosité, du débordement. Par exemple : du mobilier du salon pourra être posé sur l'herbe avec lampe, fauteuil, table basse. Autre exemple : le lit, posé sur l'herbe, et la lampe de chevet arrivant des cintres, raconteront la chambre. Nous effectuerons ainsi des transversalités d'espaces, des migrations d'objets, comme un collage surréaliste.

Afin de faire exister d'autres lieux -le plus souvent extérieurs à la maison - nous utiliserons un grand pongé de soie noire, qui deviendra, selon les scènes, un mur opaque, une abstraction, une pellicule de projection réaliste ou mentale.

La maison des Serpenoise est en soit un personnage de la pièce. Elle a sa réalité, sa densité, son mystère ; et le travail de la scénographie aura pour intention de créer immédiatement au regard du spectateur ce décalage vers le poétique à partir d'éléments au bord du réalisme.

Pour ce travail, notre inspiration a beaucoup à devoir aux œuvres de Gregory Crewdson et de David LaChapelle.

Damien Caille-Perret, janvier 2015

J'étais à Metz en 1960. Mon père était officier, c'est à cette époque-là qu'il est rentré d'Algérie. En plus, le collège Saint-Clément était au cœur du quartier arabe. J'ai vécu l'arrivée du général Massu, les explosions des cafés arabes, tout cela de loin, sans opinion, et il ne m'en est resté que des impressions – les opinions je les ai eues plus tard. J'ai tenu à ne pas écrire une pièce sur la guerre d'Algérie, mais à montrer comment, à douze ans, on peut éprouver des émotions à partir des événements qui se déroulent au dehors. En province, tout cela se passait quand même d'une manière étrange : l'Algérie semblait ne pas exister et pourtant les cafés explosaient et on jetait les Arabes dans les fleuves. Il y avait cette violence-là, à laquelle un enfant est sensible et à laquelle il ne comprend rien. Entre douze et treize ans, les impressions sont décisives, je crois que c'est là que tout se décide. Tout. Moi, évidemment, en ce qui me concerne c'est probablement cela qui m'a amené à m'intéresser davantage aux étrangers qu'aux Français. J'ai très vite compris que c'était eux le sang neuf de la France, que si la France vivait sur le seul sang des Français, cela deviendrait un cauchemar, quelque chose comme la Suisse. La stérilité totale sur le plan artistique et sur tous les plans.

Bernard-Marie Koltès, in Le Républicain Lorrain, 27 octobre 1988



À PROPOS DE KOLTÈS

Ce qui se passe, dans la matière même du texte koltésien vu au microscope, c'est un incessant phénomène explosif, d'ordre poétique, par lequel l'action progresse indépendamment de toute causalité. C'est dans l'agencement d'une réplique à l'autre, et des phrases et des mots à l'intérieur d'une même réplique, que se découvre, fond et forme ne faisant qu'un, un jeu tout à fait singulier des passions et des idées, des pulsions fugitives et des grands thèmes universels, à partir duquel une histoire se raconte, des personnages se constituent, des espaces se délimitent et se croisent, des passés et des avenir entrent en collision ou fusionnent. Une durée se catalyse à partir du passage des instants disséminés.

Un présent s'impose, fait de toutes les situations humaines et de tous les mouvements de l'âme. C'est le présent théâtral même, c'est le théâtre.

Comment la représentation peut-elle laisser entendre et voir davantage qu'une faible proportion des richesses vives que l'écriture recèle, elle qui est tenue d'avancer, et de faire avancer le spectateur sans ralenti ni retour en arrière ? La densité du texte est à la fois le stimulant et l'obstacle. Plus elle est forte, plus le metteur en scène doit choisir et omettre, espérant néanmoins que quelque chose de ce qui n'est pas mis en avant sera capté de façon diffuse et entrera dans l'incontrôlable effet d'ensemble.

Michel Vinaver, écrivain

In Alternatives théâtrales n° 35-36 (septembre 1995),
texte Sur Koltès p. 10

Pour moi ce qu'il y a d'énorme, c'est ce mélange de Rimbaud et de Faulkner. Les personnages sont construits et développés entièrement à partir du langage. En même temps on trouve dans ces textes une structure moliéresque. Cette structure moliéresque, cette structure d'aria apparaît le plus nettement dans Le retour au désert. Ce qui a sans doute aussi à voir avec le sujet : la famille française dans laquelle soudain quelque chose d'étrange fait irruption. Ce que fait Koltès, c'est quelque chose de très rare dans l'écriture dramatique récente. Les pièces des autres auteurs n'ont souvent qu'une structure d'intrigue et l'intrigue est ennuyeuse au théâtre. Il faut plutôt rendre obscure ou faire sauter cette structure d'intrigue. Chez Koltès par contre il y a une structure d'aria. Cela veut dire que l'auteur est plus ou moins directement présent dans ses textes, dans ses personnages. Je trouve ça très important, parce qu'en ce moment la tendance générale est l'extinction de l'auteur, l'expulsion de l'auteur du texte et aussi du théâtre. C'est ça qui m'a intéressé chez Koltès. Et là, je n'étais pas exempt de jalousie, parce que ça a l'air tellement non-construit. On est en présence de passages fluides d'un niveau de perception à un autre. Ces passages sont absolument fluides et on ne peut pas les situer à des points précis. Et je trouve ça extraordinaire. Ainsi le tout a aussi quelque chose de lyrique, quelque chose d'un poème, mais c'est un courant de conscience. Ce ne sont pas des plaques qui sont placées l'une à côté de l'autre. Ce courant de conscience représente la force de ces textes : Koltès fait avec le langage ce que le cinéma fait avec l'image.

Heiner Müller, écrivain

In Alternatives théâtrales n° 35-36 (septembre 1995),
Entretien avec Heiner Müller Aucun texte n'est à l'abri du théâtre, p. 12

BERNARD - MARIE KOLTÈS - AUTEUR

1948 - Naissance à Metz. « La belle province », dira Koltès.

1958 - Durant la guerre d'Algérie, il est élevé-pensionnaire à l'école Saint-Clément de Metz. Son père, officier, est absent. Le Général Massu devient, en 1960, gouverneur de Metz.

« Mon collègue était en plein au milieu du quartier arabe. Comme à l'époque on faisait sauter les cafés arabes, le quartier était fliqué jusqu'à l'os. »

1968 - Premier séjour à New York.

« J'ai voyagé... Tout ce que j'ai accumulé [c'est] entre 18 et 25 ans. »

1969 - A 20 ans, il fuit sa ville natale, et l'ennui, pour Strasbourg. Là, il assiste à une représentation de Médée de Sénèque mis en scène par Jorge Lavelli avec Maria Casarès.

« Un coup de foudre ! Avec Casarès... S'il y avait pas eu ça, j'aurais jamais fait de théâtre. »

1970 / 1973 - Écrit et monte ses premières pièces : Les Amertumes (d'après Enfance de Gorki), La Marche (d'après Le Cantique des cantiques), Procès Ivre (d'après Crime et châtiment de Dostoïevski) ; ainsi que L'Héritage et Récits morts.

Parallèlement, il fonde sa troupe de théâtre (le Théâtre du Quai) et devient étudiant à l'école du Théâtre national de Strasbourg que dirige Hubert Gignoux.

1973 / 1974 - Après un voyage en URSS, il s'inscrit au Parti communiste et suit les cours de l'école du PCF. Il se désengage en 1979.

1974 - Il commence un roman, La Fuite à cheval très loin dans la ville. Métaphore pour évoquer la drogue comme fuite.

1975 - Tentative de suicide. Drogue. Désintoxication. Koltès s'installe à Paris.

1977 - Création à Lyon de Sallinger dans une mise en scène de Bruno Boëglin. Création de La Nuit juste avant les forêts au festival d'Avignon (off) dans une mise en scène de l'auteur, avec Yves Ferry. Moment charnière. Reniement de ses textes précédents.

« Les anciennes pièces, je ne les aime plus, je n'ai plus envie de les voir monter. »

1978 / 1979 - Voyage en Amérique latine, puis au Nigéria et l'année suivante au Mali et en Côte d'Ivoire.

1979 - Rencontre le metteur en scène Patrice Chéreau dont il a admiré en 1976 La Dispute. Il souhaite que celui-ci monte ses pièces. A partir de 1983, Chéreau créera au Théâtre Nanterre-Amandiers la plupart de ses textes.

1981 - La Comédie-Française commande une pièce à Koltès (qui deviendra Quai Ouest). Mise en scène de La Nuit à la Comédie-Française (Petit-Odéon) par Jean-Luc Boutté avec Richard Fontana.

1983 - Le Théâtre Nanterre-Amandiers, dirigé par Patrice Chéreau, inaugure sa première saison par la création de Combat de nègre et de chiens (avec Michel Piccoli et Philippe Léotard). Quai Ouest suivra en 1986 (avec Maria Casares, Jean-Marc Thibault, Jean-Paul Roussillon, Catherine Hiegel, Isaach De Bankolé...).

1985 - Écriture d'un scénario (encore inédit) : Nickel Stuff, inspiré par John Travolta.

1987 - Dans la solitude des champs de coton est créée par Patrice Chéreau (initialement avec Laurent Malet et Isaach De Bankolé, puis reprise fin 1987-début 1988 avec Laurent Malet et Patrice Chéreau dans le rôle du Dealer). Une nouvelle création (troisième version) sera donnée en 1995-1996 avec Pascal Greggory et Patrice Chéreau à la Manufacture des Œillets.

1988 - Après avoir traduit *Le Conte d'hiver* de Shakespeare, Koltès écrit *Le retour au désert*, pièce créée aussitôt par Patrice Chéreau au théâtre du Rond-Point à Paris (avec Jacqueline Maillan et Michel Piccoli). Succès considérable. Koltès achève Roberto Zucco. La pièce sera créée en 1990 par Peter Stein à la Schaubühne de Berlin. Lors de la création française, en 1991, au Théâtre National Populaire de Villeurbanne, une polémique naîtra. La pièce, mise en scène par Bruno Boëglin, sera interdite à Chambéry (le vrai Roberto Zucco ayant, en avril 1987, tué un agent de police originaire de cette ville).

« C'est une histoire sublime. Sublime. Et c'est un tueur... Quand on me dira que je fais l'éloge du meurtrier, ou des choses comme ça... Parce qu'on va me le dire ! Moi je dis que c'est un tueur... exemplaire ! »

1989 - Au retour d'un dernier voyage au Mexique et au Guatemala, il rentre à l'hôpital Laennec (5 avril). Il meurt à Paris dix jours plus tard des suites du sida (15 avril). A quarante et un ans. Il est enterré au cimetière Montmartre.

« On meurt et on vit seul. C'est une banalité... Je trouve que [la vie] est une petite chose minuscule... [C]'est la chose la plus futile ! »

Cette chronologie publiée dans le Magazine littéraire (n°395, février 2001), a été rédigée avec l'aide d'Anne-Françoise Benhamou, Yan Ciret, Cyril Desclés, François Koltès et Rostom Mesli.

Bibliographie (extraits)

- 2009** Lettres Nickel Stuff
- 2008** Récits morts. Un rêve égaré
Des voix sourdes
- 2006** Le Jour des meurtres dans l'histoire de Hamlet
- 2003** La marche
- 2001** Procès ivre
- 1999** Lettres de Saint-Clément et d'ailleurs. Les années d'apprentissage de BM Koltès, 1958-
- 1978** Une part de ma vie, Entretiens, 1983-1989
- 1998** L'Héritage
Les Amertumes
- 1995** Sallinger
- 1991** Prologue
- 1988** Roberto Zucco
Le retour au désert
La Nuit juste avant les forêts
- 1987** Dans la solitude des champs de coton
- 1985** Quai ouest
- 1984** La suite à cheval très loin dans la ville
- 1983** La Famille des orties. Esquisses et croquis autour des paravents de Jean Genet

ARNAUD MEUNIER - METTEUR EN SCÈNE

En janvier 2011, Arnaud Meunier a pris la direction de La Comédie de Saint-Étienne, Centre dramatique national et de son École Supérieure d'Art Dramatique. Il y développe un nouveau projet où la création et la transmission sont intimement liées. Le dialogue des esthétiques et des générations, le renouvellement des écritures scéniques, la découverte de nouveaux auteurs, la présence au quotidien des artistes, l'ouverture et le partage du Théâtre aux populations les plus larges et les plus variées sont les axes forts du projet qu'il met en œuvre.

Diplômé de Sciences Politiques, il commence une formation de comédien, puis fonde en 1997 la Compagnie de la Mauvaise Graine. Très vite repérée par la presse et les professionnels lors du festival d'Avignon 1998, sa compagnie est accueillie en résidence au Forum du Blanc-Mesnil en Seine-Saint-Denis et soutenue par le Théâtre Gérard Philipe (sous la direction de Stanislas Nordey).

La compagnie y développe son travail de création sur des auteurs contemporains. Elle sera par la suite en résidence à la Maison de la Culture d'Amiens, puis associée à la Comédie de Reims et au Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines. Fidèle à son attachement aux auteurs vivants, Arnaud Meunier poursuit un compagnonnage avec l'œuvre des auteurs qu'il affectionne, montant plusieurs pièces de Pier Paolo Pasolini, Eddy Pallaro, Michel Vinaver, Oriza Hirata et Stefano Massini.

De ce dernier, Arnaud Meunier mettra notamment en scène *Chapitres de la chute*, *Saga des Lehman Brothers*, spectacle qui recevra le Grand prix du Syndicat de la critique 2014, après sa nomination aux Molières. Parallèlement, il travaille également pour l'Opéra en tant que metteur en scène ou dramaturge.

Trilingue (Français, Allemand, Anglais), il a travaillé au Japon, aux Pays-Bas, en Allemagne, en Algérie, en Italie, en Autriche, en Angleterre, en Norvège, au Maroc, aux Emirats arabes unis, en Chine et aux États-Unis.

THÉÂTRE

- 2015 *Le retour au désert* de Bernard-Marie Koltes
Prochaine création à La Comédie de Saint-Étienne
- 2014 *L'Émission de télévision* de Michel Vinaver
Shanghai Theatre Academy (Chine)
- 2014 *Femme non-rééducatrice* de Stefano Massini
Création au Théâtre de La Commune - CDN d'Aubervilliers, suivie d'une tournée
- 2013 *Chapitres de la chute* de Stefano Massini
Création à La Comédie de Saint-Étienne - CDN, suivie d'une tournée
- 2011 *11 septembre 2001* de Michel Vinaver
Spectacle joué en avant-première à La Comédie de Saint-Étienne et créé au Théâtre de la Ville
Le Problème de François Bégaudeau Création au Théâtre du Nord à Lille
Coproducteur Théâtre du Rond-point et Théâtre de Marigny
- 2009 *Tori no tobu takasa* Une adaptation japonaise d'Oriza Hirata de
Par-dessus bord de Michel Vinaver
Création au Kyoto Arts Center (Japon)
Tournée en 2010 au Théâtre de la Ville à Paris
- 2008 *King* de Michel Vinaver
Création au Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines
Reprise au Théâtre de la Commune
- 2007 *En Quête de Bonheur*
Oratorio poétique et philosophique Création à la Comédie de Reims suivie d'une tournée
Reprise à la Maison de la poésie - Paris 2008
- 2006 *Gens de Séoul* d'Oriza Hirata
Création au Théâtre National de Chaillot suivie d'une tournée
La demande d'emploi de Michel Vinaver, avec les comédiens
des troupes Seinendan et Bungakuza, AGORA Théâtre, Tokyo
Avec les Armes de la Poésie à partir des poèmes de Pier Paolo
Pasolini, Nâzım Hikmet et Yannis Ritsos. Maison de la Poésie - Paris

De 2001 à 2005, il a aussi créé plusieurs pièces de Pier Paolo Pasolini (*Pylade et Affabulazione*), d'Eddy Pallaro (*Cent Vingt-trois et Hany Ramzy*), *La vie est un rêve* de Pedro Calderón de la Barca, *El Ajouad (Les Généreux)* d'Abdelkader Alloula

OPÉRA

- 2014 *Ali Baba*
Charles Lecocq – Albert Vanloo et William Busnach
Direction Jean-Pierre Haeck
Création à l'Opéra-Comique
- 2012 *L'Enfant et les sortilèges*
Maurice Ravel - Colette, direction Didier Puntos
Création au Festival d'Art lyrique d'Aix-en-Provence et tournée
- 2008 *Mélancholia*
Georg Friedrich Haas – Emilio Pomerico Dramaturge et
Dramaturge et collaborateur artistique pour Stanislas Nordey
Création mondiale à l'Opéra Garnier
- 2007 *Pelléas et Mélisande*
Claude Debussy – Maurice Maeterlinck
Direction Simon Rattle
Metteur en scène associé à Stanislas Nordey
Création au Festival de Pâques de Salzbourg (avril 2006)
Reprise à Covent Garden (Londres mai 2007)
- 2005 *Le Cyclope*
Opéra pour acteurs de Betsy Jolas d'après Euripide
Le Forum de Blanc Mesnil
- 2003 *Zeim re dei Geni*
Opéra-Théâtre de Carlo Argeli représenté au « 28e Cantiere Internazionale
d'Arte de Montepulciano » (Italie)
- 2000 *Tri Sestri*
Peter Eötvös – Ingo Metzmacher
Assistant à la mise en scène de Stanislas Nordey Création au Reinsnational Opera (Pays-Bas 1999)
Reprise au Staatsoper de Hambourg (Allemagne 2000)



Arnaud Meunier: « Avec Retour au désert, on est entre Gogol, Flaubert et Shakespeare »



@ Sonia Barcet

Bernard-Marie Koltès a écrit « Le Retour au désert » en 1988 pour Jacqueline Maillan. Un rôle à contre emploi pour la comédienne, reine du boulevard. A la création, la mise en scène de Patrice Chéreau fait sensation. Cette pièce est d'une actualité inouïe, elle parle du racisme latent dans la société française et de l'histoire coloniale du pays. Arnaud Meunier, le directeur de la Comédie de Saint-Etienne remonte la pièce avec Catherine Hiegel et Didier Bezace. Rencontre avec le metteur en scène.

La pièce de Koltès écrite en 1988 est furieusement d'actualité dans cette France qui se radicalise. Est-ce que c'est l'une des raisons qui vous a poussé à monter cette pièce ?

Je pense qu'il faut que l'on parle de l'Algérie. Il y a un refus de vouloir parler de notre passé colonial. Cette histoire n'est pas transmise, n'est pas enseignée, elle est secrète, elle est taboue, du coup cela fermente et cela remonte à la surface. Lorsque j'ai vu la version montée par Jacques Nichet, beaucoup de répliques me sont restées en mémoire. Notamment le passage où Aziz dit « *Je ne suis plus algérien, ni français, je suis un couillon* ». Et pour la monter il fallait trouver le bon duo d'acteurs.

Koltès dit des choses fortes sur le repli d'une certaine France qui a peur de l'étranger. Koltès décrit le racisme latent.

Koltès disait que le jour où le Front National dépasserait les 8% il fuirait au Portugal ! Il serait effaré aujourd'hui. La pièce n'a pas pris une ride. Koltès veut nous faire rire de l'égoïsme et de l'arrogance d'une petite bourgeoisie provinciale étreinte convaincue de son fait, que la France reste un grand pays magnifique qui n'a pas besoin de s'ouvrir sur l'autre, sur l'étranger et qui se ferme. Il avait envie de faire une comédie avec cette matière et cela n'a pas pris une ride. Dès 1988, il écrit une pièce avec des répliques en arabe, où deux personnages sont arabes, où un parachutiste est noir, il était précurseur quand on voit aujourd'hui nos débats sur la diversité. Il utilise l'arme du rire. On est entre Gogol, Flaubert et Shakespeare.

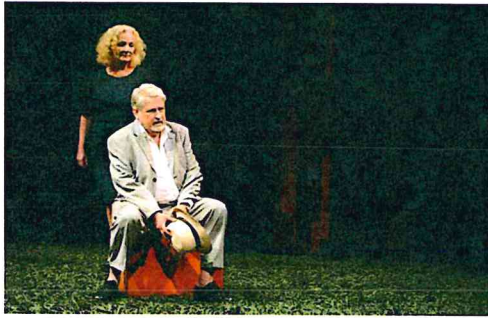
Et dans cette pièce il règle aussi ses comptes avec sa Lorraine natale

C'est sa pièce la plus autobiographique de Koltès. Il se livre. Il parle de Metz. Tous les personnages portent des noms de quartiers de la ville, le nom de la famille c'est la rue principale. Et il porte le fer là où ça fait mal. La pièce est formidable car elle mêle une comédie sur une histoire de famille avec des éléments biographiques et ses souvenirs d'enfance sur les événements en Algérie et en France à cette époque là. Metz était une ville de garnison. Massu en était le Gouverneur militaire en 1960 et on a commencé à jeter des arabes dans la Meuse bien avant Paris.

Propos recueillis par Stéphane CAPRON

SCENEWEB – 2 octobre 2015

Entre Hiegel et Bezace, la guerre fratricide est déclarée !



À la tête de la Comédie de Saint-Étienne depuis 2011, Arnaud Meunier enveloppe *Le retour au désert* d'un troublant et salutaire parfum d'actualité. À travers la pièce de Koltès, le jeune metteur en scène dénonce les résurgences nationalistes et la montée en puissance de l'extrême-droite, sans laisser de côté la veine comique clairement prônée par le dramaturge. Avec Catherine Hiegel et Didier Bezace en maîtres de cérémonie de cet inquiétant vaudeville, la cellule familiale explose avec une cruelle drôlerie.

Dans une petite ville de province française au début des années soixante, la famille Serpenoise voit son tranquille équilibre contrarié par le retour au bercail de Mathilde, la sœur aînée, accompagnée de ses deux enfants, Fatima et Édouard. Fuyant la guerre d'Algérie, la caractérielle arrose les germes du conflit en revendiquant ses droits à la propriété familiale. Son frère Adrien ne l'entend pas de cette oreille et conteste l'héritage à travers une âpre lutte de pouvoir. Marie, la première femme d'Adrien, hante les lieux tandis qu'un attentat se prépare dans un café tenu par un Algérien...

Protéiforme, *Le Retour au désert* désarçonne. Koltès a imaginé une pièce hybride à la croisée des genres, empruntant allègrement au conte fantastique, au brûlot politique, aux envolées scientifiques ou au boulevard le plus farfelu. Composée en séquences ultra hétérogènes, cette étrange comédie ménage ses effets de rupture avec un art d'équilibriste brillamment consommé par Arnaud Meunier.

Jardin fantastique

S'appropriant avec doigté la partition kaléidoscopique koltésienne, il s'emploie à se montrer aussi divertissant que revendicateur. Grâce à l'immense pelouse conçue par Damien Caille-Perret, le metteur en scène symbolise un jardin d'Éden perverti par le poison de l'argent et de la rancune et également une symbiose avec la nature. Régis par leurs instincts de bêtes, voire de primates, les vieillards et leur progéniture s'engagent dans une lutte sans merci pour reprendre possession à la fois du terrain concret mais aussi de leur être.

Dans cette ambiance crépusculaire, les quatorze comédiens s'en donnent à cœur joie. À commencer par l'incomparable Catherine Hiegel qui avait déjà joué dans cette pièce au Français, sous la houlette de Muriel Mayette le personnage insignifiant de Marthe. Cette fois-ci, elle se voit distribuée dans un rôle à la hauteur de son génie. L'ironie mordante et la voracité castratrice de Mathilde semblent taillées sur mesure pour cette attachante ogresse. De sa voix caverneuse, elle mène la danse avec une détermination de sorcière vindicative tout en dévoilant des failles intimes avec une émotion sur le fil. Face à elle, Didier Bezace ressemble à un nounours tâchant de faire face avec dignité à sa furie de sœur. Incarnant un industriel littéralement enfermé dans une tour d'ivoire et ignorant du monde extérieur, il perd progressivement de son prestige avec brio. Le tandem parvient également à procurer par petites touches des *shoots* de pure complicité, l'air de rien. Hiegel et Bezace ont su restituer toute la complexité de la relation fraternelle mêlée de tendresse et de haine.

René Turquois, lui, s'érige à merveille en symbole des enfants révoltés désirant se dégager de l'influence néfaste des paternels. Sans âge, le comédien ressemble à la fois à un gamin soumis, un adolescent en voie d'émancipation et un adulte empêtré dans les contradictions du guerrier, entre volonté de devenir un héros et peur inhérente de la mort. Enfin, Isabelle Sadoyan épate en femme de ménage sensée et énergique et Kheireddine Lardjam en impose en domestique blasé et perdu dans sa quête identitaire.

Arnaud Meunier s'en sort donc haut la main avec ce *Retour au désert*. D'une intelligence vive, sa mise en scène reflète des préoccupations pleinement d'aujourd'hui. Portée par une belle brochette de comédiens, cette version n'aura aucun mal à s'imposer au cours de l'impressionnante tournée qui s'annonce. On guette avec impatience son prochain travail...

Thomas Ngo Hong-Roche

HIER AU THÉÂTRE – 12 octobre 2015

Le « Désert » retrouvé d'Arnaud Meunier.



Arnaud Meunier a choisi le bon moment pour nous faire réentendre la pièce de Bernard-Marie Koltès, créée en 1988 par Patrice Chéreau. Un « ovni », dit le directeur de la Comédie de Saint-Etienne, qui mêle la comédie et le drame, l'intime et la grande histoire, le réalisme et le fantastique... « Retour au désert » est une œuvre sidérante, avec ses vérités et ses rires étranglés. Elle nous parle des rapports âpres entre la France et l'Algérie, du racisme, de la perte d'identité, de la mesquinerie d'une certaine bourgeoisie de province...

Arnaud Meunier a pensé à la montée de l'extrême droite dans la France rurale, en mettant en scène ce vrai-faux vaudeville qui voit s'affronter un frère et une soeur dans une ville de l'est de la France. Mathilde rentre d'Algérie en guerre, avec sa fille Fatima et son fils Edouard, pour récupérer sa maison, où vit son frère Adrien, directeur d'usine, flanqué d'une femme alcoolique et d'un fils idiot.

Magnifiques monologues

Sous l'oeil blasé des domestiques, Madame Queuleu et Aziz, s'instaure un pugilat permanent. Mathilde veut régler ses comptes avec Adrien et ses amis notables, qui préparent en secret un attentat contre un café arabe. L'apparition d'un fantôme (la première femme d'Adrien) et l'intrusion d'un parachutiste dans le jardin ajoutent à l'hystérie ambiante.

Tel un funambule, Arnaud Meunier voltige sur le fil de la comédie noire. Il fait un sort au réalisme, dans le beau décor onirique d'une maison mangée par son jardin. La haine, noyée dans l'humour noir, apparaît presque joyeuse ; le peu d'amour, suggéré par les mots pudiques de Koltès, est mis en relief. On entend tout de ces magnifiques monologues, où les personnages disent leur perte de repères, leur désir de s'échapper, jusqu'à cette bluffante envolée dans les cintres d'Edouard.

Arnaud Meunier a su s'entourer de quatorze excellents comédiens. Catherine Hiegel réussit là où Jacqueline Maillan avait échoué à la création : elle porte toute l'ambiguïté de Mathilde, sa malice désespérée, sa hargne chaleureuse. Encore un brin hésitant, Didier Bezace est en bonne voie de maîtriser le personnage truculent et pathétique d'Adrien. Isabelle Sadoyan incarne avec une éclatante drôlerie Madame Queuleu. Kheireddine Lardjam est impeccable dans le rôle d'Aziz, l'Arabe à l'identité déchirée... Une grande tournée en France est prévue pour ce « Retour au désert » limpide et cinglant. L'occasion de redécouvrir une oeuvre exceptionnelle qui en dit long sur l'aridité des temps.

Par Philippe Chevilly

LES ÉCHOS – 08 octobre 2015

Familles, je vous hais

C'est presque un vaudeville et c'est signé Koltès. De ce météore, on attendait la lucidité, le cynisme, mais pas vraiment cette comédie flamboyante, bruyante... C'est cette pièce pourtant qu'a choisie de monter Arnaud Meunier. Son « Retour au désert » apporte encore la preuve qu'il est un grand metteur en scène.



Début des années 1960. Mathilde revient d'Algérie avec armes et bagages et enfants. Avec armes surtout, et son frère Adrien qui occupait jusque-là la maison familiale ne s'y trompe pas : ce n'est pas une victime qui rentre, chassée de ce pays d'emprunt comme beaucoup, mais une femme qui entend d'abord récupérer son bien et régler quelques comptes, en un mot faire la guerre. Dès le début, tout est dit, sans masque, sans fard. Dans la bouche de ce notable sans doute habitué aux ronds de jambe et autres hypocrisies commodes, aucune place pour le doute, aucune pour l'accueil. Pas un mot de bienvenue : « Quand repars-tu ? ».

Dès les premiers mots, on est au-delà des bienséances et du bon ton. La réponse de Mathilde est elle aussi sans ambiguïté : « Je suis revenue pour rester et reprendre cette maison qui m'appartient, tu as eu l'usine, cela suffit ».

Autant dire que les portes vont claquer et les yeux se dessiller. Du vaudeville bourgeois dans lequel on lâcherait la vérité toute crue, c'est-à-dire politiquement incorrecte sans dissimulation, Freud dirait « avant le surmoi »...

Vaudeville politiquement incorrect

Car tout n'est pas encore dit, et ces premières paroles vont ouvrir la porte à un grand déballage : Adrien révèle que Mathilde est une mère célibataire qui s'est fait engrosser d'on ne sait qui ; elle rétorque que sa première femme est morte dans des conditions bizarres et que la seconde épouse (présente à côté d'Adrien et qui prend tout de face avec une tranquillité désarmante) n'est qu'une sottise, une potiche prétentieuse et vulgaire, etc. Tout ce que fait ou a fait l'un met l'autre hors de lui et l'entraîne à son tour dans l'injure et l'invective. C'est que Mathilde fait voler en éclats tous les faux-semblants, par exemple en appelant sa fille Fatima... Impensable ces années-là dans une petite ville de l'est de la France, provocateur, un prénom à supprimer et rayer de la carte comme un horrible secret de famille... Fatima, elle n'y songe pas !

Car en arrière-plan de cette demeure cernée de hauts murs, il y a la France, celle qui bastonne et qui jette à la Seine des gens dont les prénoms sont de la même origine que celui-ci, justement. Des meurtres immédiatement oubliés, pardonnés et dont on fait semblant de ne rien savoir. Le racisme cru s'exhibe dans la famille, dans ce refus d'entendre un prénom trop chargé d'histoire, dans ce foulard porté par la jeune fille et hâtivement délaissé. Il y aura encore un parachutiste africain tombé du ciel au propre comme au figuré (d'où sort-il celui-là qui déteint dans cette maisonnée résolument blanche ? De quelle guerre coloniale débarque-t-il ?...). Cette irruption loufoque n'est pas la seule concession au fantastique dans la pièce : des fantômes s'y promènent la nuit et tiennent de bien étranges discours.

Deux grands fauves en liberté : Hiegel et Bezace

Deux heures de combats de mots, de violence à nu entre le frère et la sœur qui vont passer comme un éclair, rythmées par de courtes pauses, fantastiques, poétiques, irréelles, bien nécessaires aux deux adversaires pour se reprendre. Des affrontements qui plongent leurs racines dans l'enfance et, d'une certaine manière, apportent familiarité et sécurité : ne perçoit-on pas toute la perversité, la dimension ludique de cette joute qui les autorise à maltraiter tout le monde au passage ?

Bien sûr, on s'amuse beaucoup de cette cruauté, de ces répliques qui font mouche, de ces provocations scandaleuses. C'est la seconde composante du vaudeville : la violence y est incroyablement drôle.

Pour incarner ces deux fauves qui prennent tant de plaisir à se disputer, il fallait deux grands acteurs. Catherine Hiegel est Mathilde, elle en a la gouaille, la force, la présence résolue. Quant à Didier Bezace, il est tout aussi évidemment Adrien, un roc, bien campé dans ses certitudes, assuré de régner en maître et dont l'univers va lentement se fissurer. Leur jeu se complète, leurs répliques se renvoient la balle, c'est un match dont on suit l'avancée passionnément. Les autres comédiens sont à l'unisson, notamment René Turquois en Mathieu, fils de son père, effacé, un peu perdu, à côté de lui-même... Ou Isabelle Sadoyan, la vieille bonne qui connaît tout de cette famille et à qui reviendra le mot de la fin... grinçant et glaçant !

Enfin, il convient de saluer l'excellent travail du scénographe Damien Caille-Perret qui a conçu un décor tout de portes coulissantes en verre : on pénètre à l'intérieur pour découvrir l'intimité puis, grâce aux lumières de Nicolas Marie, on reste à l'extérieur pour l'arrivée de Mathilde ou pour voir passer les fantômes la nuit. Non seulement ce décor est absolument efficace puisqu'il permet toutes les combinaisons, mais il est aussi esthétiquement abouti par sa légèreté même, offrant des images d'une grande beauté.

En un mot une vraie réussite où la splendeur d'un texte est servie par des acteurs toujours justes et précis.

Par Trina Mounier

LES TROIS COUPS – 8 octobre 2015